CHARLES PICARD

H. TAINE

Prix d'Éloquence à l'Académie française.

Prix : 1 fr.

Librairie académique PERRIN et Cie.

CHARLES PICARD

H. TAINE

Prix d'Éloquence à l'Académie Française.

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1909

L'Académie Française avait proposé comme sujet du concours pour le Prix d'Éloquence, à décerner en 1908, un *Discours sur Taine.*

Dans la séance du 16 juin, l'Académie a classé en première ligne le manuscrit n° 23, qui portait pour épigraphe :

« Je l'ai trouvé trop grand pour le louer,
j'ai essayé de le définir. »

(H. Taine, *Correspondance*, t. II, p. 136.
Lettre à G. Guizot, à propos de F. Guizot,
3 juin 1856.)

Ce sont les pages que nous publions aujourd'hui.

CHARLES PICARD,

Agrégé de l'Université, ancien élève de l'École normale supérieure.

A MA MÈRE

H. TAINE

I

On est toujours tenté, lorsqu'on se propose de parler de Taine, de lui appliquer sa méthode critique : on classerait sous les titres de Race, Milieu, Moment, les forces qui aidèrent à sa formation; on chercherait à expliquer le rôle de sa qualité maîtresse.

Ce plan a plus d'un avantage : c'est un hommage à Taine que de concevoir le problème comme il l'eût posé, et ce n'est pas un hommage maladroit : quoi de plus légitime que d'employer une règle critique précisément pour son inventeur? N'est-il pas certain que Taine a dû formuler sa méthode d'après le mécanisme et la nature même de son esprit ?

Dès lors, lui appliquer ses théories, c'est déjà apprendre à le connaître.

C'est encore le moyen d'insister sur des idées auxquelles il tenait beaucoup, et qu'il a fait triompher : particulièrement sur l'idée de race. On n'aurait pas tort de montrer que Taine a été l'enfant des Ardennes, et, comme le disait un de ses disciples, le fils de l'avoué de Vouziers, petit garçon formé par des promenades en forêt.

D'autre part, serait-il vain de chercher dans les traditions ethniques du Rethelois, voisin de l'Allemagne, le secret de ce frémissement poétique, qui, chez Taine, anime la rigueur d'une œuvre de logique latine ?

Nous aurions donc souhaité refaire sur Taine une analyse à la manière de Taine.

Mais c'est une entreprise déjà tentée avec succès.

Puis, elle nous entraînerait à une étude trop vaste.

Enfin, quelque admiration qu'on professe pour la critique de Taine, il faut bien convenir que sa méthode procède surtout du dehors. En définissant l'action des choses sur les âmes, elle donne bien des « empreintes »

extérieures. Mais nous explique-t-elle assez intimement tout esprit ?

C'est un peu cette étude intime et psychologique que nous voudrions essayer.

Diverses questions se proposaient à nous. Nous avons choisi de montrer, d'abord, comment était bâti l'esprit de Taine, et comment, de la structure même de cet esprit, une méthode résultait.

Nous étudierons ensuite la doctrine qui, à son tour, dériva de cette méthode.

Enfin, nous tenterons d'expliquer, en elle-même et dans ses suites, la crise de caractère qui, un jour, détourna Taine de la spéculation pure, pour le ramener à l'action pratique, l'orienter vers la morale, la politique et l'histoire.

Un homme, à vingt ans, se consacre à la science. Il s'y attache, il s'y dévoue. Il jure un amour exclusif aux choses parfaites que la réflexion nous découvre [1]. Il renoncera au plaisir des autres. Sa seule joie sera la joie de

1. *Correspondance*, t. I. Lettre à Prévost-Paradol. Paris, 20 mars 1849, p. 60 Les citations de la correspondance sont faites d'après l'édition Hachette (4 volumes, 1902-1907).

penser, de vivre dans un monde intérieur créé par la réflexion.

Cette volonté d'ascétisme n'est-elle pas singulière ? On dirait d'un mystique offrant sa vie à Dieu. N'avons-nous pas le devoir, avant d'aller plus avant, de rechercher les raisons d'une vocation si impérieuse, d'un zèle si enthousiaste ?

Quoique Taine ait prétendu ne nous livrer de lui-même que « l'être abstrait, composé d'idées et de phrases [1] », nous connaissons assez bien aujourd'hui sa vie intime.

Il apparaît d'abord qu'il fut un tempérament délicat, un malade.

Ses portraits nous le montrent maigre, effacé, pâli : les yeux, très myopes, semblent regarder en dedans : ces yeux-là voient le monde à travers des « lunettes grises [2]. »

Le corps est débile : Taine eût pu, comme Montaigne, compter les jours où, par faveur spéciale, rien ne le faisait souffrir. Mainte crise a traversé la composition de ses écrits.

1. *Correspondance*, t. I. Introduction, p. 2, note 1. Lettre à M. Emile Planat (Marcelin).

2. *Correspondance*, t. I. Lettre à mademoiselle Sophie Taine. Poitiers, 22 juin 1852, p. 279. T. II. Lettre à madame Letorsay, oct. 1854, p. 77.

Un *Traité de la connaissance,* qui devait être repris dans l'*Intelligence*, a vu le jour pendant une laryngite de plus d'un mois. Les *Origines* sont le livre d'un travailleur triste et vieilli, qui, à chaque instant, a besoin que toute sa volonté le réconforte. Même au travers d'autres œuvres, on sent une pensée qui s'est élaborée dans le silence et le repos forcé des maladies. Elle est pénétrante et quintessenciée, mais aussi fatigante, amère, parfois maussade. On y surprend des boutades de valétudinaire. Toute une odeur de chambre de souffrance sort des feuillets, où l'air du dehors et de la vie libre circule rarement.

Des servitudes de ce tempérament, plusieurs conséquences dérivèrent pour Taine.

D'abord le goût de la vie spéculative. — Pour un malade, la pensée est un refuge : il faut chercher un asile contre la vie réelle; sevré des jouissances de la santé, on aspire à vivre au-dedans. Taine est resté ainsi en marge de son existence : il a aimé à réfléchir, en tisonnant, près du feu, loin de l'entrain des autres. Ce qui est arrivé, c'est qu'à force de s'isoler il s'est fait peu à peu une nécessité de la solitude. Il calfeutrait les fenêtres

de son appartement, rue Cassette ; vers la fin de sa vie, il eût souhaité posséder une villa sur le lac de Varèse. Il y eût rêvé, a-t-on dit, de silence, de l'effacement universel des êtres et des choses.

Une telle vie de contemplatif et de malade, à son tour, impose certaines habitudes d'humeur, certaines attitudes d'esprit. S'il est vrai que la réflexion agrandisse et pacifie l'âme, la joie s'altère par les fréquents retours de la souffrance. Et, chez un spéculatif, cette disposition influera sur la philosophie. Pour Taine, la santé est un accident heureux et rare ; d'ordinaire, il est tracassé dans sa passion d'étude par les misères corporelles ; ne pouvant se contenter des trop courts répits qu'elles lui laissent, il tremble à chaque instant de voir crouler l'équilibre des mille influences, qui par leur jeu complexe, produisent la pensée : il vit dans l'inquiétude, et l'œuvre s'en ressent.

Il semble que, lorsqu'il a eu à imaginer, un jour, et à décrire la vie de l'humanité, Taine ait transposé en loi générale son tempérament personnel, et les souvenirs de sa faiblesse ; il peint l'homme, à son exemple,

comme un malade; mais cette maladie est reportée du corps à l'âme : l'homme vulgaire, sans le secours de la vie intérieure, est un malheureux privé de santé morale, et pour qui la raison est un véritable accident. C'est grand hasard s'il se délivre de temps en temps de ses maux, s'il peut, au travers d'une brève minute de lucidité, goûter l'amère satisfaction de comprendre sa destinée. De même, s'il est capable de montrer à l'occasion des sentiments de bonté, par origine il reste un sauvage, chez qui une apparence de civilisation cache la brutalité impulsive des instincts ; à toute heure, dans un sursaut, ce fonds conservé peut reparaître. Et le tragique douloureux de notre condition primitive s'accroît encore du fait des supériorités que nous avons acquises : nos besoins, nos imaginations, tout fait notre mal et notre méchanceté.

C'est ainsi que Taine traduit en lois et en théories les particularités de son tempérament faible et tourmenté.

Or, notons dès maintenant un contraste : ce philosophe valétudinaire aura l'adoration de la vie surabondante ; il vénérera la force.

Dans ses fantaisies humoristiques, dans ses notes, sa critique, il marquera sa préférence pour les sujets sanguins, les tempéraments disciplinés aux pratiques violentes; il admirera les époques de mœurs ardentes et cruelles; il s'éprendra des virtuosités de la Renaissance italienne, des caractères fortement trempés, originaux même dans le mal et le vice.

Autre contraste : il y a dans ce corps débile une volonté ascétique, qui n'a jamais été amoindrie, ni par les souffrances, ni par les déboires. Les fatigues cérébrales ont pu accroître chez Taine l'humeur triste : il n'est pas d'obstacle qui l'ait pu détourner de ses résolutions : « Il faut agir, disait-il, et rien qu'agir pour être content[1]. » L'étude est son action. A Nevers, à Poitiers, au milieu des difficultés où il se débat, incertain de l'avenir et doutant de lui-même, il étudie. Il étudie dans la misérable chambre où il vit, seul et souffrant, à Paris, rue Mazarine, donnant des leçons au cachet. Après les échecs, il recommence le travail. L'amertume des

1. *Correspondance*, t. I. Lettre à sa mère et à ses sœurs. Paris, 9 février 1853, p. 323.

insuccès se dissipe vite devant un ferme vouloir, une haute pensée de son œuvre. Jusqu'au terme, et longtemps après qu'il a réussi à percer, — alors même qu'il semble que son ardeur va s'éteindre au souffle de la vieillesse, parmi les chagrins de la patrie, — cet infatigable trouve encore le moyen de relire et d'apprendre. Et lorsqu'il voit, à la fin, sa tâche épuisée comme sa vie, il se console de la mort prochaine, à penser qu'il passe la plume à de plus jeunes : « Prenez ce que nous avons fait de bon, repensez-le avec votre originalité propre[1]. »

Naturellement, il y a trace aussi de cette volonté dans son œuvre. — On peut dire qu'elle s'y marque au ton démonstratif; Taine est un prédicateur : d'abord, sans doute, à cause de sa foi absolue en la science, en l'intelligence, mais aussi par le simple effet de son âme ardente, de son génie impérieux. Toute sa vie d'écrivain, Taine conservera une fougue audacieuse, — quelque chose de la vivacité, parfois de l'irrévérence de sa jeunesse, lorsqu'il montait à l'assaut de

1. *Correspondance*, t. III. Lettre à M. Albert Sorel, 29 nov. 1870, p. 30.

la philosophie en vogue. Pour défendre ses idées, il a les hardiesses et les mépris d'un doctrinaire. Il attaque sans pitié : c'est ce qui a pu faire croire, bien à tort, qu'il voulait venger des déconvenues personnelles, faire scandale. Le livre des *Origines* est singulier, souvent paradoxal, forcé et désagréable. L'auteur a trop à cœur sa pensée : « Dans cette réalité démente et sinistre », a-t-on dit, « Taine s'emporte et se livre : il entre en bataille ; il juge et condamne toujours[1]. »

Le style, comme l'inspiration, laisse paraître la vigoureuse volonté de l'écrivain.

Taine était né orateur, mais il eût souhaité ajouter à ses dons naturels le talent de peindre, d'incorporer dans les mots la force vivante des impressions. C'est à quoi il travaille. Il y réussit souvent. Pourtant, sa prose, plutôt qu'elle ne montre le laisser-aller d'un artiste amoureux de la vie, trahit la tension d'esprit d'un styliste, qui veut accommoder pour un public ami de l'éclat et des fortes teintes les austérités de la spéculation. Il y a plus de couleur que de vie, plus de bizar-

1. Albert Sorel, *Discours de réception à l'Académie française.*

rerie que d'originalité. Même il est arrivé qu'à la longue l'allure plane, caractéristique d'un style primitivement oratoire, a disparu : elle ne s'accordait plus avec la fièvre volontaire de l'inspiration. Taine, dominé par les véhémentes sensations qu'il voit naître en lui, ne prend plus soin d'aligner en files régulières ses phrases et ses idées. Il cisèle des images, ou suit le développement de fulgurants symboles : c'est le triomphe de l'effort dans l'art aux dépens du naturel.

Il n'était pas indifférent, on le voit, de regarder l'homme avant d'examiner la pensée. — Nous nous apercevrons de même que la structure de l'esprit explique sur bien des points la méthode.

Taine est organisé en privilégié pour la vie spéculative. Son intelligence est faite de deux pouvoirs qui se contrôlent et se complètent, deux pouvoirs qui sont comme les deux pôles de l'esprit : d'un côté la puissance d'abstraire, de concevoir les généralités, de démêler, sous les réalités, les lois ; d'autre part, l'art de saisir les faits et de les rendre explicatifs.

A vrai dire, il semble bien que, seule, la

première de ces facultés maîtresses ait été innée chez Taine. Le goût du fait, précis, caractéristique, probant, n'est venu qu'assez tard, peut-être lors du passage à l'étude des sciences naturelles.

De naissance, Taine était abstracteur, généralisateur, plutôt qu'observateur. Nous voyons que ses goûts l'ont porté tout d'abord, en histoire, vers Guizot, « métaphysicien orateur[1] », en philosophie vers Spinoza, et aussi vers Hegel, qu'il appellera un jour, — une fois les désillusions venues, — « un abstracteur déplorable[2]. »

Car les désillusions sont venues. Taine a compris un jour que les fantômes des formules cachent le jeu des réalités à ceux qui ne font pas un constant retour vers l'expérience. Mais, s'il s'est dépris de ses premiers enthousiasmes, s'il en est venu à se défier de toute théorie qui ne côtoie pas les faits, « exprime la nature de l'esprit qui la forme, mieux que la nature des choses qu'elle

1. *Correspondance*, t. II. Lettre à Prévost-Paradol, 20 avril 1856, p. 132.

2. *Correspondance*, t. II. Lettre à Edouard de Suckau, 23 novembre 1855, p. 125.

représente[1] », il n'a jamais cessé de rendre hommage à la « fille aînée de son esprit », à sa première qualité maîtresse.

Il voyait dans les généralités « l'opium »[2] nécessaire à engourdir les chagrins de la vie. Il expliquait les progrès du monde par l'afflux des idées générales[3]. Et lorsqu'il parle de l'Abstraction, c'est pour en faire un éclatant éloge : « Une faculté magnifique apparaît, source du langage, interprète de la nature, mère des religions et des philosophies, seule distinction véritable qui selon son degré sépare l'homme de la brute, et les grands hommes des petits[4]. »

Le mérite et le bonheur de Taine fut qu'il ajouta à cette « faculté magnifique » une autre qualité maîtresse, plus humble peut-être, plus sévère, moins poétique, — moins dangereuse aussi, et plus profitable à un savant : la faculté observatrice. De là naquit son

1. *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, 8e édit., in-16, 1905. Hachette et Cie. Article : Balzac, p. 88.

2. *Correspondance*, t. IV. Lettre à Gaston Paris, 2 juillet 1877, p. 30.

3. *Correspondance*, t. II. Lettre à Ed. de Suckau, 8 mai 1854, p. 40.

4. *Histoire de la littérature anglaise*. Paris, Hachette, 1863, t. IV et complémentaire, ch. v, Stuart Mill, p. 408.

goût pour le fait et ce qu'on a appelé sa « probité[1]. »

Taine a regardé : il a eu la passion du détail caractéristique; et c'est ce qui l'a rapproché, en littérature, de Stendhal, pénétrant analyste du cœur, de Balzac, si minutieusement informé sur la nature humaine et le détail de la vie. Lorsqu'il est intéressé, lorsqu'il veut voir et entendre, Taine voit bien, il entend juste. Il excelle à sentir et à nous faire retrouver le fond d'une âme sous des paroles d'apparence indifférente. Ce qu'il y a dans son œuvre, ce n'est pas seulement, comme on l'a trop dit, « l'odeur d'archives remuées[2], » c'est quantité d'impressions profondément senties, exactes et crues; des mots, des anecdotes, des brins de vivante psychologie, cueillis au détour d'une rue, dans une antichambre, dans un salon de Paris ou de Londres, dans les quartiers industriels, les petites villes provinciales ; aux eaux; dans les cités célèbres et les sites fréquentés des touristes ; — partout un peu où

1. E. Faguet, *Revue de Paris*, 15 juillet 1899, p. 297.
2. Guy de Maupassant, préface des *Lettres de Flaubert à George Sand*, p. 79.

les hommes voyagent, s'assemblent, causent, et trahissent à leur insu leur fonds intérieur. Taine, nous disent des amis qui l'ont connu, s'asseyait à part, interrogeait longuement tel ou tel; s'il se taisait, on respectait son silence; il en profitait pour apprendre à connaître la société, à différencier les milieux, à saisir le jeu de la vie, en dehors des préjugés et des définitions coutumières. De là, en plus d'une page, la nouveauté et la souplesse de ses idées, l'air de vérité, l'imprévu de ses constatations.

Cette observation directe était pour lui l'éducation nécessaire, le quart de la besogne du savant. Il reprochait à Strauss, à O. Müller, d'être de purs érudits, de négliger l'observation personnelle, celle qui s'intéresse à la vie présente, et vivifie le passé à l'aide d'une connaissance passionnée et délicate de l'âme moderne [1]. Pour lui, il a préparé son *Histoire de la Littérature anglaise*, en allant par deux fois enquêter sur place, vivre chez les Anglais. — Et l'on sait combien il regretta de n'avoir pas eu pour écrire son *Régime moderne*

1. *Les Débats*, 6 novembre 1865, 13 avril 1866.

l'expérience pratique des administrateurs [1].

Assurément, même lorsqu'il regarde ou collectionne le détail, Taine reste abstracteur, généralisateur.

C'est ainsi qu'il ne recueille pas, qu'il n'emploie pas tous les faits. Il les veut « importants, significatifs, amplement circonstanciés [2] ». Il faut que chacun d'eux soit « un spécimen instructif, une tête de ligne, un exemplaire saillant, un type net auquel se ramène toute une file de cas analogues [3] ». — On comprend comment ce procédé étaye et fortifie une œuvre : le fait est l'amorce d'une idée générale ; l'énumération des documents cache une preuve. On croyait n'avoir fait que compulser une statistique ; l'on se trouve s'être forgé, à son insu, une conviction impérieuse.

La méthode pourtant a ses dangers : car, s'astreindre à ne choisir que les faits importants et significatifs, c'est presque toujours se condamner à dénaturer l'aspect de

1. *Correspondance*, t. IV, Lettre à M. J. Sauzay, 25 juin 1885, p. 204.

2. *De l'Intelligence*, éd. in-8. Hachette et Cie. Paris, t. Ier. Préface, p. 2.

3. *Id.*

la vie au profit d'une idée, d'un système d'idées. C'est un peu ce qui est arrivé à Taine. Il ne regarde que ce qu'il a résolu de voir. La lumière du dehors ne pénètre en son œuvre que par les fenêtres qu'il a bien voulu percer. Lorsqu'il vient travailler aux Archives, c'est pour confirmer par démonstration des idées élaborées d'avance. Il quitte les cartons dès qu'il a trouvé les faits « têtes de ligne » qui lui suffisent. S'il rencontre un document qui contredise ses prévisions, il le passera sous silence, — sans compter qu'il est capable de le froisser, par dépit. En voyage, comme il n'aime pas à perdre son temps, et déteste les retards de l'essieu, il travaille à mettre au point, à l'aide de documents écrits, ses notes. De temps en temps, il les illustre d'un mot entendu, qui y trouve place, d'un regard jeté à propos sur les hommes et les choses. Il feuillette un pays comme un livre ou un carton d'archives. D'ailleurs, il a d'avance sa besogne en portefeuille, et son opinion prête : opinion qui, le plus souvent, vient des livres. — C'est Faust qui l'aide à commenter ses impressions d'Allemagne. En visitant l'Angleterre il a souci de contrôler

l'image qu'il s'est faite du génie anglais d'après ses études de littérature.

L'observation de Taine n'est donc guère spontanée : il reste un théoricien qui cherche à vérifier autour de lui ses idées ; c'est assez dire que bien des choses lui échappent et qu'on doit s'attendre à trouver en son œuvre des fausses teintes.

Mais, à la longue, les faits s'imposent : il y a, dans le goût de la précision, certain plaisir exclusif, qui déprécie l'éclat des théories les plus tentantes, les mieux établies. Taine, à force de conscience et de travail, réfrène les entraînements de son esprit amoureux de logique. Il se convainc que dans les conflits entre la théorie et les faits, ce sont les faits, même déconcertants, qui doivent avoir raison. Il importe que les opinions plient devant leur évidence. Ainsi, il se forme peu à peu une « probité » intellectuelle, vétilleuse, patiente, et modeste. Et s'il est vrai que cet abstracteur incorrigible aura jusqu'à la fin des tentations et des rechutes, il n'est pas moins certain qu'il est en continuel progrès. Sa probité observatrice se développera : elle lui procurera le vif sentiment des réalités pratiques,

des choses salutaires ou nécessaires. Elle lui fera comprendre le danger des formules, lui expliquera le vrai devoir du savant : avancer pas à pas, en contrôlant toujours, en n'affirmant qu'à bon escient ; tracer rudement son chemin, mais en le jalonnant de vérités solides.

« *Veritatem dilexit* », — proclame le tombeau de Taine. Il a aimé, en effet, la vérité, parce qu'il a eu le sens délicat des difficultés spéciales au moindre problème ; parce qu'il a écrit, en tête de son œuvre historique : « Une société humaine, surtout une société moderne, est une chose vaste et compliquée [1]. »

Il y aurait là de quoi faire pardonner, à l'occasion, ce qu'on est tenté de regarder comme trop simpliste, dans le vaste ensemble de théories et d'explications qui constitue la doctrine de Taine.

On peut, en somme, et sans forcer les termes, dire que, s'il y a eu rivalité et conflit entre les deux facultés maîtresses de Taine, c'est la faculté acquise, — la faculté d'observation, — qui a triomphé.

1. *Les Origines de la France contemporaine — la Révolution,* t. II. — La conquête jacobine. — Préface. — (Ed. in-8. Hachette, 1881).

Avant de se combattre, les deux facultés maîtresses avaient suggéré à Taine une méthode. Méthode naturellement abstractive et expérimentale à la fois.

Il s'agit de voir comment fonctionne cette méthode, ou, si l'on veut, comment Taine pense et travaille.

Pour toute recherche, il procède d'abord à une enquête sérieuse sur la vie et les livres. Ce travail préparatoire, destiné à rester caché au lecteur, est l'œuvre commune des deux facultés. Taine se propose toujours de trouver du nouveau : ce qui est intéressant étant surtout ce qui n'a pas été encore signalé. C'est à cette recherche des faits neufs qu'il emploie sa curiosité agile ; il furète de côté et d'autre, utilisant l'acquit antérieur, amoncelant un riche trésor d'informations quêtées partout.

Notons que, s'il n'a pas été le premier, en psychologie, à faire usage du document humain et de l'analyse personnelle, il a du moins initié la science aux observations sur les enfants et les fous, aux expériences pathologiques et physiologiques. En histoire, quelles qu'aient été les lacunes de son obser-

vation, il conserve le mérite de nous avoir accoutumés à l'emploi des archives; de plus, en nous révélant ses sources, il nous a mis fort loyalement en mesure de contrôler son travail. Sa sincérité n'est pas douteuse. En critiquant ses erreurs, il ne faut donc point oublier ses efforts : reconnaissons l'étendue et la probité des premières recherches.

Au cours même de l'enquête préparatoire, le travail mental se poursuit. Pendant que les documents s'assemblent, l'abstraction intervient : de suite elle écarte les faits les plus vulgaires, elle laisse tomber les moins significatifs; par contre, elle met en vedette ceux qui sont caractéristiques et dominants.

Tâche difficile : il faut qu'un peintre, en face de son modèle, essaye de surprendre, à la première séance, la sensation directe du visage observé ; sensation fugace, capricieuse, qui disparaît à mesure qu'on se familiarise, et sans laquelle, pourtant, on ne saurait reproduire la vie sur la toile, même en observant rigoureusement le rapport géométrique des lignes. La difficulté est ici de même sorte : il faut, en face d'une époque, d'une œuvre d'art, d'un caractère, que Taine aperçoive de

prime abord ce qu'il doit noter, ce qui intéresse un psychologue comme lui.

C'est, entre les réalités, complexes, instables et hasardeuses, le jeu des forces essentielles et génératrices, qui règlent les actions et les pensées. Tels sont les « faits dominants » que Taine doit recueillir, et mettre en lumière : des passions, des facultés, des états d'âme. Faute de les avoir rapidement saisis, avec leurs suites et leurs alliances, on se noie dans le détail ; on ne peut plus qu'enregistrer, sans expliquer.

Il faut donc concevoir vite. Taine y réussit merveilleusement, grâce à la puissance de sa faculté abstractive. Son esprit est un parfait instrument de simplification.

Peut-être même a-t-il tendance à trop simplifier. Comme la nature n'est que « le retentissement prolongé d'une formule créatrice, qui, par ses ondulations inépuisables, compose l'immensité de l'univers [1] », il faut que même unité se retrouve dans les choses du monde et les âmes humaines. Dès lors, l'individuel échappe. Une époque est le pro-

1. *Les Philosophes classiques du* XIXe *siècle en France*, 1re éd., pp. 361-362.

duit nécessaire des doctrines, des habitudes, et des nécessités qui ont pesé sur elle : la Révolution, par exemple, est la rencontre d'un esprit de race, l'esprit classique, avec le milieu de l'ancien Régime, et le moment de 1789. Une œuvre d'art exprime un tempérament national : sous le poème de Béowulf il y a l'âme permanente des Anglo-Saxons. Un caractère, de même, cache un type immuable. Dickens est la « sensibilité souffrante [1] » des hommes d'outre-Manche. Ce sont là les conséquences, et aussi les excès de l'abstraction.

Cette faculté impérieuse accomplit son œuvre de simplification, — on pourrait dire aussi un peu de déformation, — sans interrompre le travail d'enquête préliminaire. — Une fois les documents trouvés et dégagés, la besogne est à moitié prête, la preuve est amorcée.

Les faits généraux (passions, facultés, états d'âme, idéaux régnants, nécessités climatériques ou historiques), fragments de réalités, spécimens instructifs de la vie, sont apprêtés et étiquetés sur la table du savant.

1. *Correspondance*, t. II. Lettre à Guillaume Guizot. 19 octobre 1855, p. 113.

Il s'agit, avec eux, de reconstruire l'aspect du monde et la vérité des âmes. Comment Taine va-t-il procéder?

Il pose d'abord en principe que tout le reste des faits, tout ce qu'il a négligé de retenir, dérive des quelques échantillons qu'il a sous les yeux. Les phénomènes qu'il a notés et classés sont autant d' « idées créatrices », qui tantôt se sont manifestées dans tous les champs de l'action et de la pensée, tantôt ont préparé les particularités d'une âme d'élite. — Idées créatrices! De là à en faire des causes, il n'y a qu'un pas à franchir, qu'une vérification à tenter. On emploiera, si l'on veut, pour ce travail de confirmation et d'épreuve, les règles logiques de présence et de concordance, enseignées par Stuart Mill. Si ces déductions réussissent, l'hypothèse est confirmée : on pourra dire, sans crainte d'erreur, que les faits généraux sont les causes des faits particuliers et subalternes.

A bien réfléchir, on trouverait peut-être ici l'occasion de quelque objection à Taine. Mais nous avons souci de définir plutôt que de critiquer une méthode aussi serrée et spécieuse; appelons seulement l'attention sur

l'importance de ce point : Taine lui-même déclarait que toute sa philosophie était issue d'une notion originale de la cause. En effet, nous percevons dès maintenant des conséquences possibles, des répercussions probables ; par exemple, si l'on admet l'équivalence entre fait dominant et cause, il faudra dire que, dans une âme humaine, la disposition dominante n'est pas véritablement celle qui tient le plus de place, mais surtout celle qui produit les autres, la « génératrice ». Cela suppose que les penchants de l'âme se subordonnent plutôt qu'ils ne se combinent, et nous voilà conduits à la théorie du mécanisme mental. Ceci n'est d'ailleurs qu'un des corollaires à prévoir.

Mais avant de dégager ainsi les suites, achevons de montrer le développement de la méthode et les étapes du travail mental. Nous sommes au moment où Taine, par habileté logique, vient de transposer en causes les faits généraux qu'il a recueillis.

Alors commence la mise en œuvre.

Taine, pour sa recherche personnelle et secrète, était parti des faits : cette fois, il partira des causes. Sur ces assises premières et

d'aspect solide, il construira pièce à pièce l'édifice de sa démonstration. Sous les titres généraux, il classera la masse des détails.

En cette seconde part de sa tâche, — face visible de l'œuvre, — Taine montre sa virtuosité d'observateur et d'artiste. Il reprend ses droits. Lorsqu'il s'agissait de démêler les causes, les grandes puissances du monde moral, il avait craint, semble-t-il, de se laisser distraire par le charme et le luxe de la vie. Occupé obstinément à construire une « géométrie de forces », et astreint à procéder rapidement, il n'avait pas voulu permettre que son regard s'arrêtât sur le décor pittoresque.

La besogne difficile est finie; maintenant il est temps que la magie du style vivifie l'œuvre immobile et lourde.

Et comme par miracle, voici que des coins de paysage s'évoquent, des symboles se dessinent. Toute une poésie sort des pages, circule à travers les contours des démonstrations. Cette poésie reste parfois philosophique : c'est alors l'ardente et hautaine lumière qui blanchit les sommets de la méditation abstraite ; parfois pourtant, et peut-être lasse d'avoir contemplé « l'axiome éternel

au plus haut de l'éther lumineux et inaccessible [1] », cette poésie redescend de la montagne. A son appel, la vie accourt et s'empresse : c'est un chaos de lumière où l'on perçoit toutes les nuances, un « tumulte où l'on entend une harmonie ». Tantôt la phrase chante et sourit, couronnée de fleurs comme une déesse antique ; tantôt elle bondit, rauque, effrénée, sauvage, à travers la buée sanglante qui fume hors des pages de la Révolution.

A ces moments puissants où notre esprit s'émerveille, nous sommes accablés par la vigueur des déductions logiques, en même temps qu'aveuglés par l'éclat des visions et des images. C'est à peine s'il nous reste le loisir de nous interroger. Et cela est fort heureux pour Taine. Car nous sentirions peut-être alors quelque défiance. En accordant un juste tribut d'éloges au talent du logicien et du poète, nous regretterions qu'il nous ait fallu accepter d'emblée l'idée générale, si brillamment illustrée sous nos yeux.

Pourquoi ne pas avoir montré d'abord les

1. *Les Philosophes classiques du* XIX[e] *siècle en France*, p. 361.

faits qui la soutiennent? Il restait assez facile ensuite de faire intervenir les prestiges de l'art. Taine nous semble vraiment exagérer un peu son souci d'écrivain, en évitant de nous initier aux recherches préparatoires qu'il a tentées. Il nous impose ainsi l'ennui et le désavantage de rebâtir ses démonstrations. A moins que nous ne voulions le croire sur parole; mais qui saura si, malgré ses scrupules, des documents ne lui ont pas échappé? d'autre part, a-t-il bien interprété son information?

Nous avons beau être séduits; nous conservons une vague angoisse, un frisson d'insécurité, comme des voyageurs emportés vertigineusement sur une route inconnue...

Nous venons de définir, dans ses tendances essentielles et ses démarches principales, la méthode de Taine. Regardons de près : sous cette méthode, il y a une idée : une doctrine va surgir de l'attitude d'esprit qu'imposent de pareils procédés de travail.

Le caractère de la méthode de Taine, c'est qu'étant très abstraite, elle met son point d'honneur à faire tout de même un constant

appel à l'observation. — Taine s'est soucié de ne point paraître un bâtisseur d'hypothèses, un rêveur qui tire de sa cervelle des principes et des lois. Il a donc observé; il a proclamé la nécessité et la valeur de l'expérience. Seulement, il nous avertit; il nous dit : Ne vous en tenez pas à ce que l'expérience révèle. Elle est l'apparence, à laquelle il ne faut point croire. Le monde des faits est un imbroglio. C'est « l'envers de la tapisserie [1] ». Le savant doit retourner la toile, pour essayer de regarder le dessin, d'apercevoir, sous l'arbitraire complexité qui nous déçoit, les éléments cohérents : lois et formules. — Or l'abstraction, par simple totalisation et dissociation du réel, nous livre ces éléments. Sans nulle intervention de l'esprit, elle résoud les faits en leurs composants; par elle, la Logique sort des choses, comme Pallas armée du front de Zeus.

Voilà ce que dit, ou à peu près, Taine : mais si la Logique jaillit spontanément des choses, sans que l'intelligence humaine l'y introduise, c'est donc qu'elle y était incluse;

1. *Histoire de la Littérature anglaise*, t. IV et complémentaire, ch. v, p. 420.

pour qui sait voir, la nature est logique ; ou plutôt, la Nature et la Logique sont éternellement deux aspects, divers et pourtant concordants, de la Vie ; l'une étant la Vie superficielle, mobile et incohérente, l'autre la Vie quintessenciée, réduite aux éléments intimes et à leurs rapports. Il s'en suit que ce que nous appelons causes dans l'ordre de la Nature, c'est aussi ce qui est défini loi dans l'ordre de la Logique. Ce sont « les rapports précis, les relations générales nécessaires [1] », que les éléments simples, dans leur expansion continue, dans leur « retentissement prolongé », ont avec leurs composés, avec les faits qu'ils produisent. — « Les puissances génératrices ne sont que les propriétés élémentaires. » — « La force active par laquelle nous figurons la Nature n'est que la nécessité logique qui transforme l'un dans l'autre le composé et le simple, le fait et la loi [2]. » — La seule puissance, « intérieure et contraignante [3] »,

1. *Correspondance*, t. II. Lettre à M. Ernest Havet, 29 avril 1864, p. 300.

2. *Histoire de la Littérature anglaise*, t. IV, chapitre v, p. 422.

3. *Histoire de la Littérature anglaise*. t, IV, chapitre v, p. 421.

qui règle les métamorphoses du monde est un axiome mathématique : le produit équivaut aux facteurs.

Et voilà ainsi que, par la simple et involontaire extension de sa méthode, Taine conçoit son déterminisme, clef de voûte de son œuvre. Il plonge et « enfonce au cœur de toutes choses vivantes les tenailles d'acier de la nécessité[1]. »

Et ce déterminisme est un déterminisme logique, posant au sommet des choses un Dieu Axiome. De la sorte, Taine marque sa place entre les philosophes, aux premiers postes de l'intellectualisme. Il annonce que l'univers révèle une unité abstraite et immobile, là où les philosophes du sentiment n'avaient rencontré qu'inquiétude, obscure aspiration, et la vivante contradiction de Jésus-Christ. — Vastes et profondes conséquences de la méthode !

Ce ne sont pas d'ailleurs les seules à retenir. Nous avons insisté sur cette idée : Taine observateur en même temps qu'abstracteur. Or l'observation chez Taine est artistique,

1. *Histoire de la Littérature anglaise*, t. IV, chapitre v, p. 422.

poétique, dramatique surtout. Ce philosophe est un poète; ce logicien a le don de dramatiser les abstractions. De même qu'il ne peut considérer un groupe de faits sans être porté à en dégager le sens intime, la cause, de même, il aperçoit les lois sous l'apparence réelle et le décor sensible des images. Si pour lui la Logique est l'armature cachée de la Vie, la Vie est l'enveloppe colorée de la Logique. Les propriétés élémentaires ne sont pas les universaux de la scolastique, pâles fantômes, souffles de paroles. Ce sont des êtres qui agissent, qui se reproduisent, qui créent. Les lois ne sont pas des formules apprêtées par l'esprit, pièges pour réduire et enclore en de fragiles barrières la vie qui se rit et nous échappe. Ce sont les tout-puissantes « divinités du monde humain », « le chœur invisible dont parlent les vieux poètes, qui circule à travers les choses, et par qui palpite l'univers éternel[1]. »

De même quand Taine nous parle de qualité maîtresse, de milieu, de moment, il faut bien entendre qu'il ne nous propose pas de simples cadres explicatifs, des catégories logiques; il

1. Préface des *Essais de critique et d'histoire*, p. 19.

a dessein de nous définir des forces organisatrices du réel, forces par qui se manifeste l'élan originel de la vie, forces agissantes autour desquelles les événements et les pensées se coordonnent.

Nous retrouverons ainsi partout aux pages de Taine ce double aspect : Logique et Poésie. — L'extérieur de l'œuvre est vivant et coloré ; mais il y a, dans le fond, un déterminisme rigide.

Ne nous hâtons pas de dire qu'une telle théorie, bâtie sur une conception inflexible de la nécessité, sur une vue abstraite du monde, peut, par l'art de la forme, être intéressante, mais qu'elle reste fausse dans la mesure où elle néglige les complexités humaines et les nuances du réel. Taine répondrait que, pour lui, le changeant est l'accidentel, et par suite est négligeable, tandis que l'essentiel est ce qui demeure, la formule permanente et caractéristique.

Acceptons ce point de vue, avec ses conséquences. Nous comprendrons mieux la nature spéciale, originale, des études de Taine. En critique littéraire, par exemple : dès qu'il est admis qu'une formule peut rendre compte

d'une âme humaine, à l' « histoire naturelle des esprits », entreprise par Sainte-Beuve, il y a lieu de substituer une « anatomie ». Au lieu de décrire des variétés individuelles, la critique littéraire aura tâche de classer des espèces ; elle constituera comme un musée de pièces anatomiques. C'est ce que Taine a tenté ; l'étrangeté, c'est que, par l'effet de la poésie et du style, ces pièces anatomiques s'efforcent au mouvement : on dirait que par un sortilège ou l'horlogerie d'une mécanique invisible, elles semblent s'agiter et vivre.

II

Voilà décomposé l'esprit de Taine. On a pu voir comment, à l'avance, une telle structure d'intelligence, de telles qualités maîtresses, déterminaient la méthode et la doctrine. — Regardons maintenant, au contact des faits et des études particulières, cette doctrine s'enrichir, se compléter en se particularisant. Sans suivre l'histoire chronologique des œuvres, nous assisterons à la genèse des idées et des théories.

C'est à vingt ans que Taine découvre la science. D'un caractère froid et sérieux, méprisant la vulgarité et les passions, il se propose, pour occuper sa vie, de se comprendre, et de comprendre les autres à travers lui-

même : par là d'élucider, s'il pouvait, le problème de la destinée.

Si nous nous demandons ce que Taine connaît de lui-même à cette date, il nous apparaît que c'est encore peu de chose ; il sait seulement qu'il aime, à l'exclusion de tout, la réflexion et l'étude. Cela suppose bien quelques déceptions sentimentales, une première chute d'illusions jonchant le seuil de la jeunesse. Cela suppose aussi un certain parti-pris : il ne sied qu'à un jeune homme habitué à vivre dans les livres de croire que dans le monde tout se résoud en termes d'intelligence et de pensée. Voilà la généreuse erreur dont Taine est aveuglé tout de suite : il ne s'en apercevra qu'assez tard.

En attendant, il entre dans la vie avec l'orgueil de sa raison, et toutes les forces d'un esprit neuf. On ne sera pas surpris qu'il ait d'abord voulu pousser hardiment, et jusqu'aux extrêmes limites, son effort de connaissance ; et comme il est plus soucieux de vérité scientifique que de profit moral, son enquête n'est tempérée, ni limitée par aucun principe : aussi aboutit-elle à des négations fougueuses.

C'est ainsi que, d'abord, Taine sacrifie à son

besoin de certitudes sa religion d'enfance. Le résultat est un complet désenchantement, que n'atténue pas, au contraire, la lecture des romanciers et des poètes.

L'ébranlement fut si profond que Taine faillit perdre précisément ce à quoi il tenait le plus, la confiance en sa raison. — L'inquiétude de cette crise subsistera ; on la retrouve dans certaines pages du *Thomas Graindorge*, où la science est présentée, non comme moyen de salut, mais comme instrument d'un « suicide intelligent et prolongé [1] ». C'en est assez pour que nous jugions de la force du déséquilibre produit.

Taine devait pourtant se guérir ; et s'il conserva des blessures profondes, assez vite sa nature vigoureuse et volontaire s'était reprise à l'action. Il ne pouvait se confiner dans le scepticisme : « C'est mourir [2] ! » disait-il. Il considérait « que le doute, sauf le doute de Pascal, était une lâcheté [3] ».

1. *Notes sur Paris. Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge*. Paris, Hachette et Cie, p. 317.

2. *Correspondance*, t. I. De la destinée humaine. Introduction, p. 24.

3. *Correspondance*, t. I. Lettre à Prévost-Paradol, Paris, 1er septembre 1848, p. 36.

Il chercha donc de nouvelles raisons de vivre, après le premier désastre de ses croyances.

Où allait-il les trouver? — Représentons-nous Taine au lendemain d'un sacrifice aussi douloureux que maladroit. Il est le naufragé qui cherche une planche de secours. — Considérons, d'autre part, qu'à cet âge, un jeune philosophe voit encore le monde à travers les systèmes des penseurs. Que va-t-il advenir?

Taine se tourna d'abord vers la doctrine officielle, la plus répandue, et aussi la plus voisine de la foi abjurée. Il écouta V. Cousin, il se prit au charme de son éloquence. Il nous raconte comment il fut séduit tout d'abord, avant d'avoir réfléchi, puis comment après les premières réflexions, il fut tout de suite dégrisé.

Il n'y a rien là qui nous étonne. Entre le spiritualisme et Taine, nul accord n'était possible. Quel système aurait heurté davantage des habitudes d'esprit déjà impérieuses ? Le spiritualisme admettait une force extérieure à la nature et aux êtres. Il faisait de l'âme un monde de mystère et d'exception, régi par

des lois spéciales. Surtout, son vice capital, aux yeux de Taine, devait être l'absence de méthode scientifique : on partait de l'abstrait, des mots, au lieu de commencer par étudier le concret, les choses...

Rien n'était donc plus loin de Taine que la philosophie officielle : il s'en aperçut, et d'abord s'en attrista. Proscrit de l'orthodoxie comme de la foi, il se sentait isolé : à qui tendrait-il les mains ? C'est alors précisément que lui fut révélée sa voie.

Il connaissait déjà depuis longtemps un système réprouvé, et fort en défaveur, mais vers lequel il s'était senti porté à l'âge de jeunesse : le Spinozisme. Dans l'état de déséquilibre où il se retrouvait, il en vint vite à accorder à ce système une conviction plus résolue que prévoyante. Aux doutes les plus angoissants, le Spinozisme offrait un puissant antidote. Ne substituait-il pas, à l'impossible Dieu des révélations, un Dieu certain qu'on démontrait par raison mathématique ? Cela surtout était une intime satisfaction à la pensée de Taine : comment un logicien déterministe n'aurait-il pas été attiré vers une méthode qui montrait à chaque

instant « l'enchaînement et l'ensemble[1] », et semblait attacher l'esprit avec des « nœuds d'airain[2] » ? D'autre part le Spinozisme affirmait l'identité essentielle entre la Nature et la Logique. Enfin, et même du point de vue moral, il avait des séductions pour un ascète, à qui tout le plaisir du monde était de penser, de pouvoir « regarder en lui-même sans déplaisir[3] ».

Taine crut donc au Spinozisme ; il y crut aveuglément, de toute la puissance retrouvée de sa foi. Est-ce à dire qu'il ne devait jamais s'en détacher ? On aurait tort de le penser.

Taine a renoncé au Spinozisme presqu'aussi rapidement qu'à son catholicisme d'enfance. Il écrira à Prévost-Paradol : « Ce système est laid et étroit[4]... Spinoza n'est mon maître qu'à moitié[5] ». — Et cela est vrai. Nous voyons qu'au moment où il devient lui-même,

1. *Correspondance*, t. I. De la destinée humaine. Introduction, p. 25.

2. *Correspondance*, t. I. Lettre à Prévost-Paradol. Paris, 22 février 1849, p. 48.

3. *Correspondance*, t. I. Lettre à Prévost-Paradol. Paris, 2 mars 1849, p. 53.

4. *Correspondance*, t. I. Lettre à Prévost-Paradol. Paris, 1er septembre 1848, p. 34.

5. *Correspondance*, t. I. Lettre à Prévost-Paradol. Paris, 30 mars 1849, p. 75.

Stuart Mill et Bain; non seulement il a examiné l'enfance, les maladies, les faits d'hypnose; mais il a voyagé, regardé la société et le monde. Il s'est enfin constamment et minutieusement analysé.

Toutes les observations entassées conféreront à l'œuvre sa richesse : déjà au faîte du gigantesque amas d'expérience, une vue d'ensemble paraît : dans l'espace et dans l'éternité l'homme est comme un moment infime, le bourgeon terminal à la cime d'un grand arbre; doué accidentellement d'un principe de raison, il n'échappe pas pour cela aux lois qui régissent la nature et les êtres. Il faut donc l'étudier au milieu de cette nature, et comme les êtres ses pareils.

Prendre cet homme à la naissance, reconstruire en lui la lente formation d'une âme, montrer par un procédé progressif et pour ainsi dire chronologique, l'acquisition des aptitudes intellectuelles, à partir de la sensation et du fait physiologique élémentaire, voilà ce que Taine se propose. — Ce vaste et minutieux tableau de l'Intelligence, reproduisant les phases du développement de l'humanité, ferait voir d'abord en nous, dans le petit

monde de l'âme, la montée obscure des sensations, des impulsions : ce pullulement des infiniment petits, qui est l'aspect de la vie à l'étage de l'animalité. On expliquerait ensuite l'acte intellectuel par excellence, l'acte qui élève l'homme au-dessus de l'instinct : l'Abstraction, ce pouvoir de retrouver dans les choses les lois fixes, les couples d'universaux, de plus en plus généraux et de plus en plus simples, jusqu'à la formule unique, jusqu'à l'Axiome Dieu.

Tel était le programme et le plan de l'œuvre : malgré les emprunts de détail, malgré les théories reprises et simplement revérifiées, il est évident que l'entreprise était originale : on n'en voudrait pour preuve que la place donnée à la faculté abstractive, précisément primordiale chez Taine lui-même.

N'est-il pas clair que Taine, ayant eu à décrire la structure et l'activité du cerveau humain, donnait un tableau de son propre esprit? Cette fois encore, et dans une circonstance capitale, la doctrine était déterminée par la structure même de l'intelligence du philosophe.

Cette théorie de l'Abstraction eut des réper-

cussions importantes ; elle accentuait la rupture de Taine avec les positivistes anglais. Déjà par sa théorie de la cause et de la loi, Taine s'était écarté de Stuart Mill. Ici les divergences devenaient plus graves encore.

Si Taine admettait bien le phénoménisme au stade inférieur et d'activité rudimentaire de l'intelligence, — puisqu'il la figurait, en ses profondeurs, comme un faisceau de vibrations nerveuses et de mouvements moléculaires, — rien ne laissait entendre que, pour lui, il n'y eût nulle connexion entre ces vibrations, ces mouvements; il admettait au contraire qu'il existait jusque dans les bas-fonds de la vie mentale une hiérarchie, des liaisons nécessaires et constantes. Il y avait des faits générateurs, d'autres engendrés : donc, des effets et des causes, et non pas seulement des coexistences fortuites entre une poussière de phénomènes épars. C'était beaucoup contre Stuart Mill.

En proclamant la puissance de l'abstraction, Taine allait plus loin encore. Il contestait le mécanisme mental dont Stuart Mill avait fait la loi suprême de l'activité cérébrale. A ce mécanisme, Taine accordait bien pour do-

maine le royaume humilié de la vie d'instinct; mais, au-dessus, dans une région lumineuse, l'abstraction régnait : puissance supérieure, et véritablement créatrice, puisque par son simple effort, en isolant les faits dominateurs, en dégageant les lois, elle atteignait les véritables essences et démêlait l'imbroglio du monde.

Dans la Préface de l'*Intelligence*, Taine avait annoncé que la spéculation pure occuperait à peine cinq ou six pages de son livre. Une telle précaution ne trompa personne. On savait bien que toute cette recherche psychologique avait été entreprise surtout pour amorcer et justifier les idées générales, les explications synthétiques.

Quelle était donc cette métaphysique qui devait couronner l'œuvre, et qui, déjà, transparaissait çà et là entre les pages?

On peut prévoir qu'elle ne se présentait pas comme un *Credo* mystique. C'était une critique de la connaissance, qui se flattait d'être acceptable même aux positivistes.

Taine tenait trop à la Science pour la déprécier en la mettant en rivalité avec une Foi. Il avait trop souvent insisté sur le danger des

méthodes et des vues intuitives pour être tenté de les réintroduire à l'étage de la métaphysique. Donc, il fallait que la métaphysique sortît de la science, et par le simple prolongement des méthodes expérimentales. — Mais comment?

A vrai dire, étendre ainsi le domaine de la science aux plus lointains horizons, c'était manquer à la prudence dont les positivistes se targuaient. C'est que Taine, à force de suivre sa pensée, n'était plus nulle part d'accord avec les positivistes. S'il avait admis comme eux la valeur d'une science empirique, qui commençât par des tâtonnements, des constatations, et des petits faits, il estimait que c'était là l'étape provisoire : il fallait ensuite aboutir à l'état définitif, à la science déductive, qui était l'idéal. De plus, Taine jugeait qu'on abaissait la science en lui assignant pour seule besogne de trouver, çà et là, dans la matière, les énergies que pourraient ensuite exploiter des laboratoires. Que la science dût ainsi se borner à constater des coïncidences entre les faits, à préparer à l'industrie des recettes, c'était une idée anglaise, l'ambition de gens trop pratiques. Taine dé-

sirait plus et mieux. Au-dessus de cette besogne subalterne, il voyait la recherche des raisons profondes, l'effort pour rendre intelligible l'obscur engendrement des phénomènes. Là était l'office supérieur du savant, la véritable raison d'être de l'étude. Taine insistait pour qu'on ne méconnût point cette tâche essentielle.

D'ailleurs, comment aurait-il pu, lui, s'y dérober, ne pas la tenir pour possible et facile? Dans son système, la Nature était une Logique animée : tout ce qui devait être existait déjà virtuellement sous ce qui était. Il y avait donc un moyen de tout savoir : et précisément l'Abstraction avait pour rôle d'aller des composés aux composants, en dégageant l'intermédiaire explicatif. Rien de plus simple.

Mais une question se posait. Si l'on restituait à la Science son rôle et son devoir d'expliquer, à quelles limites bornerait-on l'effort prescrit? Faudrait-il s'interdire certains ordres de relations, et par exemple, s'arrêter devant la recherche des premiers principes, comme devant un océan inabordable?

Taine ne le pouvait croire. Dans un monde

créé par un infini développement, dans un monde où du fait du déterminisme logique, il n'y avait lieu d'admettre aucune solution de continuité, l'esprit humain apparaissait capable d'un effort parfait, d'une universelle conquête.

En vain les positivistes eussent protesté. Car, répondait Taine, suivant les lois de l'Abstraction, plus un principe est abstrait, plus il a fallu d'expérience pour le constituer : un absolu doit donc résumer la totalité du réel, sous peine de n'être pas absolu. Inversement l'expérience, même limitée, absorbe pour une part toutes les causes premières. Nous avons beau être « jetés dans ce monstrueux univers comme des coquillages au bord d'une grève[1] », nous tenons en nous l'Infini. Ni la durée, ni l'espace ne nous sont inaccessibles. Notre être fragile et éphémère reflète l'univers et peut le concevoir; il suffit qu'un exercice précis, méthodique, de notre faculté abstractive, sache dégager, de degré en degré, les éléments premiers, les causes, en allant toujours du complexe au

1. *Histoire de la Littérature anglaise*, t. IV, ch. v, p. 423.

simple, en refaisant, à l'inverse, le lent et délicat travail des engendrements séculaires.

Concevoir l'univers! Quel rêve pour un cerveau de philosophe! La Science avançant chaque jour d'un pas, démêlant progressivement toutes les causes, apercevant par-dessus les lois devinées, au-delà des mystères expliqués, la solution de l'énigme du monde! A la raison humaine, mutilée et découronnée par Stuart Mill, quelle impérieuse dignité est rendue! Taine a divinisé son désir : en proclamant « reine légitime du monde et de l'avenir[1] » cette Science à laquelle il a voué un culte, il apaise et satisfait son fébrile besoin d'expliquer et de connaître. Ne soyons pas surpris qu'à ce degré où son enthousiasme se hausse, Taine ne s'embarrasse pas des contradictions qu'on pourrait apercevoir entre sa psychologie déterministe, et sa métaphysique finaliste. Il laisse voir le frémissement mystique, la confiance inspirée d'un prophète annonçant une foi nouvelle. Jamais il n'eût compris les doutes et les réserves du dilettantisme. Il tient à la Science comme d'amour.

1. *Correspondance*, t. IV. Lettre à M. E. Havet, 24 mars 1878, p. 47.

N'est-elle pas la seule foi qui ne se révèle point illusoire, mais qui promet au contraire de répondre aux exigences de l'âme, en même temps qu'elle améliorera la vie ? Est-il donc sage de la déprécier par un regret imaginatif pour ce qui lui échappe, pour l'infinitésimal! Est-il juste d'invoquer contre elle le hasard, qui n'est qu'insuffisance d'étude, ignorance des causes?

En réalité, le réseau de notre connaissance n'a pas de maille ouverte ; elle est certaine, elle est éternelle, elle atteint l'Infini, elle assouvira notre besoin d'idéal.

Pourquoi ne prendrait-il pas un jour possession du monde, l'esprit humain, puisqu'il est constitué par les relations des choses, épurées, allégées des scories de la matière? Pourquoi ne dominerait-il pas tout le réel?

Certes Taine sait bien que, d'un tel effort, d'une pareille victoire, son esprit à lui est incapable. Mais l'œuvre sera continuée. Il suffit qu'il assigne la méthode, qu'il trace le programme. D'autres synthétiseront les résultats. Il n'est besoin que de patience : l'homme va vers la clarté définitive et promise, guidé par le savant. Celui-ci, d'un poste élevé,

surveille les domaines, clos encore, des observations partielles. Et déjà il prévoit le moment, où, toutes barrières abattues, l'idéale unité sera faite.

III

En 1867, au cours de ses études sur l'*Idéal dans l'Art*, Taine, expliquant le *Faust* de Gœthe, y découvrait la peinture de l'homme « qui, promené à travers la science et la vie, s'y meurtrit, s'en dégoûte, erre et tâtonne, s'établit enfin avec résignation dans l'action pratique, sans que jamais, parmi tant d'expériences douloureuses et de curiosités inassouvies, il cesse d'apercevoir sous son voile légendaire le royaume supérieur des formes idéales et des forces incorporelles[1]. »

Ce que ces lignes décrivaient comme l'aventure de Faust, c'est un peu l'histoire de Taine

1. *Philosophie de l'Art*, éd. in-16. Hachette et Cie. Paris, 1906, t. II, p. 265.

lui-même, à cela près qu'il ne s'est encore guère « promené » qu'à travers la science.

Nous avons jusqu'à présent esquissé, dans son expansion logique, le développement complet de sa pensée. On ne nous reprochera pas, sans doute, d'avoir présenté ce développement en bloc. Ce qui nous y autorisait, c'est que Taine, en vérité, n'a vécu très longtemps que pour cette pensée : il l'a poussée aux extrêmes limites. Il s'est confiné dans la spéculation, sans désir d'en déduire les règles d'une conduite pratique. Il avouait se désintéresser des conséquences de ses théories. Au besoin, il eût exalté la force même déviée et malfaisante; il se vantait en tout cas d'étudier l'âme humaine avec la sereine indifférence de l'anatomiste et non le souci du médecin. « La philosophie, écrivait-il, est à mille lieues au-dessus de la vie active [1]. »

Cette quiétude, heureusement, ne dura pas toujours chez Taine, et même, à la longue, elle se révéla factice. Les déceptions d'une vie médiocrement heureuse, la claire vision

1. *Revue des Deux-mondes*, août 1855. « D'un nouvel essai de philosophie religieuse », p. 661.

du mal moral environnant, surtout la leçon puissante des événements, guérirent cet esprit honnête.

D'abord, Taine comprit qu'à se désintéresser des problèmes pratiques, le philosophe risque d'avoir, sur le monde, des vues incomplètes et illusoires. Il est dangereux d'être un pur esprit, de ne s'occuper partout que des manifestations de l'intelligence. On s'apprête de la sorte à méconnaître les modes d'action de l'humanité presque entière, — passionnée, souffrante ou perverse, — esclave avant tout de ses besoins, de ses instincts.

Puis Taine reconnut qu'en se confinant dans l'analyse psychologique — pour laquelle le vice et la vertu sont des produits également nécessaires, également normaux, — on risque de paraître tolérer le mal comme le bien. — De telles théories où manque une « conclusion judiciaire[1] », peuvent avoir de fâcheuses répercussions sur des esprits débiles ou gâtés. Et le philosophe n'est-il pas responsable un peu des interprétations qu'on donnera à sa doctrine?

1. *Correspondance*, t. IV. Lettre à Paul Bourget, 29 septembre 1889, p. 292.

Ces scrupules, à la longue, devinrent, chez Taine, tyranniques. Après 1870, il ne supportait plus d'avoir pu passer pour un sceptique moral; il se justifiait partout en répétant : « L'analyse une fois faite, on n'arrive pas pour cela à l'indifférence [1]. »

Mais, malgré tout, il restait inquiet sur les conséquences de son œuvre [2]; il redoutait ce qu'on a appelé la « chute naturelle des idées. » Ce fut là ce qui le détermina à s'installer dans l'action pratique, comme le personnage de Gœthe.

Par quelles étapes en vint-il à cette résolution, et — l'attitude nouvelle une fois trouvée, — quelle fut l'œuvre entreprise, voilà ce qui nous reste à montrer.

Très profondément et d'abord, la crise qui détourne Taine de l'intellectualisme spéculatif apparaît comme la revanche d'une sensibilité longtemps refoulée. On nous permettra d'insister sur ce point.

Quelle que fût chez Taine la prédominance

1. *Correspondance*, t III. Au directeur du *Journal des Débats*, 19 décembre 1872, p. 215.

2. *Correspondance*, t. IV. Lettre à M. G. Brandès. Paris, 23 avril 1888, p. 264.

de l'esprit, il n'y aurait pas lieu de le croire dénué des qualités du cœur. La maladie suffit d'ordinaire à incliner ceux qu'elle tourmente vers un sentimentalisme affectueux et teinté de mélancolie. D'autres causes encore agissaient sur Taine : l'effet d'une enfance traversée de charmants souvenirs mêlés à de pénétrantes tristesses ; les enseignements d'une adolescence éclose dans le milieu familial, près de sa mère veuve et de ses sœurs.

Il en garda, avec l'amour de l'ordre et des vertus morales, certaine douceur d'âme, très persuasive, que seuls ses amis ont bien connue. Car il a toujours travaillé à contenir cette part de lui-même : c'était là le scrupule d'un timide qui détestait — presque autant que le plaisir vulgaire et l'enthousiasme tapageur, — le trouble orgueilleux des passions et l'étalage des sentiments.

Taine n'est pas romantique : il considérait les grands mouvements de l'âme comme une folie. Il rêvait de silencieuse intimité dans une petite maison en briques vernies[1]. Avoir un ménage simple, à la campagne, avec des

1. *Carnets de voyage*. Notes sur la province, 6e édition, in-16. Douai, p. 156.

causeries amicales, et quelques jouissances d'art, tels étaient ses vœux. Il reprenait le mot de Chateaubriand : « Si je croyais encore au bonheur, je le chercherais dans l'habitude[1]. » Mais d'ailleurs, il a soin de nous avertir ainsi qu'il ne croit plus au bonheur. Le calme seul est possible. Pour y atteindre, il faut vivre intérieurement, refréner sa nature sentimentale, apprendre l'impassibilité stoïcienne d'un Marc-Aurèle. Hors de nous, tout n'est « qu'irréflexion, idées confuses[2] » ; l'amour même, qui nous aveugle tant, ne saurait résister à la clairvoyance du sage.

Taine travaille donc à contenir son naturel, à affecter la sécheresse. Il ne croira jamais être assez insensible. Il aura la pudeur de ses plus légitimes émotions, au point de paraître brutal. — Là-dessus, Stendhal était son maître ; il répétait avec Stendhal : « Il est indécent de donner son cœur en spectacle ; il vaut mieux être accusé de n'en avoir pas[3]. »

1. *Correspondance*, t. I. Lettre à mademoiselle Sophie Taine, 22 juin 1852, p. 278.

2. *Correspondance*, t. I. Lettre à Prévost-Paradol, 2 mars 1849, p. 54.

3. *Correspondance*, t. III. Lettre à M. Francis Charmes, 19 janvier 1872, p. 177.

Cet aveu de préméditation dans la dureté est précieux à retenir. Il dénote l'effort tenté par Taine pour atrophier une sensibilité vivace, et qui tressaille pourtant à plus d'une page de l'œuvre. On prévoit que cette contention volontaire devait amener un bienfaisant retour. — La sensibilité de Taine aura son heure : elle percera, elle jaillira, elle triomphera. A cette force intime, Taine doit la crise féconde qui l'a dégagé de la pure spéculation, de la science indifférente, lui a fait comprendre un autre idéal, a atténué son mépris pour l'homme; l'a rapproché enfin de la vie pratique par la religion, la morale et l'histoire.

Cette crise ne s'opéra point sans détour; et pour en suivre les phases, il faut rappeler ici, il faut faire intervenir ce qu'on a appelé le « pessimisme » de Taine.

C'était plutôt, comme on l'a remarqué, l'optique spéciale à un idéaliste désenchanté.

Taine ne pouvait se défaire du souci de se regarder vivre, et d'observer les autres. Ne trouvant nulle part la vie parfaite, il souffrait, il méprisait l'homme. C'est qu'il avait le goût de scruter minutieusement le détail, et

là, infailliblement, il apercevait la laideur, « l'analyse n'amenant pas l'indulgence[1], » comme il l'avouait lui-même.

Mais quoiqu'il se reconnût dans la logique de son tempérament, et même dans la vérité de la vie, Taine se rendait compte qu'il y avait quelque excès en son humeur désabusée. Ses notes de voyage étaient partout chagrines; même en Angleterre, en regardant une société qu'il admirait, il lui semblait « toucher la croupe bestiale et fangeuse[2]. »

Il s'inquiéta donc d'une amertume si continuelle, et y chercha des antidotes : il eût souhaité, nous dit-il, voir le bien, trouver des motifs d'approuver. Il essaya de se choisir, par un secret parti-pris, un fonds de réflexions consolantes : Les progrès de l'expérience humaine n'avaient-ils pas créé la science et l'art ? Si vivre était toujours souffrir, est-ce qu'avec les siècles, des peines meilleures n'étaient pas nées, plus nobles, moins grossières qu'aux temps de misère et d'animalité? Ainsi raisonnait-il parfois. Mais

1. *Revue de l'Instruction publique*, 19 avril 1855. — Article sur les maximes morales de La Rochefoucauld.

2. *Notes sur l'Angleterre*, éd. in-16. Hachette et Cie. Paris, page 134.

malgré tout, on devine qu'il ne parvenait guère à anéantir en lui cette tristesse d'observation qui paraît bien inhérente à l'observation même.

Il ne sentait pas même le droit de consoler sa « malheureuse clairvoyance[1] » par l'illusion d'un progrès possible, d'une œuvre de secours à tenter. Pour un déterministe psychologue, le monde moral, comme le monde physique, est étroitement dépendant des conditions qu'il subit. Les hommes ont la conduite qu'ils doivent avoir, d'après les époques et les climats. Il n'y a pas de mieux à espérer.

D'autre part, si la laideur et le mal triomphent, c'est profit pour le savant : il a chance d'observer des dépravations, des difformités plus étranges. Pourquoi voudrait-il s'en priver ?

Ainsi Taine était condamné à une attitude de curiosité indifférente, sinon cruelle. — Et pourtant il entrevoyait la pitié...

Vers le moment où commençaient en lui ces doutes et ces besoins, Taine fut mis par les circonstances en rapport plus intime avec la

1. *Correspondance*, t. I. Lettre à Prévost-Paradol. 20 mars 1849, p. 60.

nature et l'art. Il visita l'Italie ; il commença à Paris ses cours d'esthétique. Ces voyages et ces études lui furent salutaires.

Taine avait une façon très distincte de sentir les beautés de la nature. — D'autres ont été plus artistes, bien mieux subjugués par les sensations. Lui, raisonnait et s'analysait ; peut-être même avait-il trop souci des documents en face des paysages. En général, il ne se laissait émouvoir qu'après réflexion, lorsque, chez lui, il avait repris la plume. Le souvenir alors s'épurait ; les méditations naissaient, sans l'obsession de l'impression physique ; il dégageait des spectacles vus, selon son tour d'imagination, les lois profondes de la vie.

De là la qualité particulière de ses descriptions. Qu'il s'agisse des lacs de la Suisse ou des monts Pyrénéens, la sensation se creuse en un même sentiment ; le détail pittoresque n'est pas négligé, mais on sent que l'observateur a été dominé surtout par une vision dramatique de l'infini des temps, de l'amplitude des mondes. C'est un philosophe qui s'est trouvé égaré au milieu des choses ; il a cherché à exprimer ce sentiment d'une force mys-

térieuse, d'une âpreté inouïe, que donne la soumission aux lois naturelles. Il a transposé son déterminisme en poésie, en contemplation...

On peut démêler comment cette compréhension profonde et neuve de la nature avait d'abord renforcé chez Taine la misanthropie.

Avec ses grandioses amoncellements et les richesses limpides de ses eaux, la nature lui offrait le spectacle d'une puissance achevée, ne prenant sa loi qu'en elle-même. Par contraste, la position sujette de l'individu apparaissait plus dramatiquement. Même en gardant l'orgueil que la confiance en la pensée inspire, comment ne pas éprouver sa disproportion et sa faiblesse d'homme, devant les forces du monde, magnifiques et dominatrices?

Telle fut d'abord la pensée de Taine, et, par une certaine dureté assez commune aux purs intellectualistes, son dédain de l'humanité s'en accrut. Il eut plus de mépris que de pitié.

A la longue seulement, ce sentiment changea ; à vrai dire une interversion complète se produisit alors dans l'âme de l'observateur. Taine sentit qu'à regarder de très près la nature,

on perdait quelques-unes des raisons de l'admirer sans réserves. Est-ce qu'il perçut, sous la paix apparente des choses, un douloureux malaise ? Entendit-il les gémissements de la création, les voix d'agonie perdues dans le murmure décevant de la vie universelle ? On peut le croire. En tous cas le désenchantement devint complet.

Sans peut-être moins aimer le lac, la forêt, ou la montagne, Taine se sentit porté envers l'homme à un sentiment plus bienveillant. Il fut attendri de sa misère : parce que, au milieu des souffrances, l'homme du moins gardait encore un sentiment d'équité, tandis que la nature heureuse, mère aveugle et insensible, appesantissait ses tempêtes même sur les moissons du juste. — Taine devait arriver à conclure : Le noble cœur de l'homme, seul, comprend la justice.

Ainsi se précisait peu à peu, et par détour, un idéal nouveau.

L'effet et le progrès de ces réflexions se manifesta, lorsque Taine eut à formuler des jugements d'esthétique. C'est par là que sa critique d'art diffère si curieusement de la critique littéraire.

Assurément, devant les arts plastiques, comme devant les œuvres de la littérature, Taine reste psychologue et historien. S'il veut bien s'intéresser à certains effets d'art pur, ou de virtuosité, — aux déploiements de la force, aux audaces des visions et des teintes, — il avoue chercher surtout, sous les couleurs et les lignes, des documents sur une époque, ou les confidences d'une âme. Et ces tendances sont bien celles qu'il apportait déjà à la critique littéraire.

Mais voici la nouveauté : en appréciant l'art d'un statuaire ou d'un peintre, Taine ne glorifie pas principalement la réussite et le talent : il ne se contente pas, pour décerner l'éloge, d'examiner si les « effets » sont « convergents », si l'artiste a su choisir les « caractères importants » de son modèle. Ce que Taine regarde et juge surtout, c'est l'effort tenté vers l'idéal, la prédominance accordée aux sentiments d'amour et de noblesse morale, sur les passions brutales, puissantes et vulgaires. Il veut qu'on l'émeuve, et que, par cette émotion, on l'incite à des sentiments élevés, attendris, pour tout dire, à des sentiments « bienfaisants. »

La « bienfaisance du caractère », mot nouveau, critère insolite dans une critique déterministe! A côté des classifications scientifiques et logiques, une hiérarchie morale trouve place. C'est la preuve de la puissance qu'avaient prise, lentement, les impulsions nouvelles. Pour la première fois, dans l'œuvre et la méthode de Taine, un élément venu du cœur s'introduit. Cette idée de la bienfaisance nécessaire à la qualité de l'art, comme à la beauté de la vie, ce n'est plus, ainsi que les autres idées de Taine, un théorème à démontrer, c'est l'expression d'une passion directrice, d'un instinct nouveau. Et ce sera le pivot des pensées à venir.

Ainsi s'achève la courbe de réflexions et de sentiments qui ramène Taine à la bonté : regardons-le donc maintenant au moment où pénétré de tendances bienfaisantes, il va chercher une conclusion pratique à ses réflexions abstraites.

Nous connaissons assez le Taine de vie intellectuelle, pour savoir qu'il ne consentira jamais, même dans l'intérêt de son idéal, à rien sacrifier de sa méthode et de ses théo-

ries. Comment va-t-il donc réaliser l'accord? Comment, des résultats de ses recherches, fera-t-il sortir une religion, une morale, une règle politique?

A regarder l'homme et le monde, Taine s'était peu à peu convaincu de l'importance morale qu'avait pour nous l'acceptation franche du déterminisme.

L'homme lui paraissait condamné à vivre dans un monde d'universelle hallucination. Il concevait la nature comme un théâtre où paraissent et circulent des silhouettes colorées, — sortes de fantômes qui sous leur déploiement illusoire nous cachent la réalité inflexible des formules et des lois. — Or, pensait Taine, l'hallucination une fois reconnue comme nécessaire, l'homme n'est plus dupe du rêve où il s'agite. Et en même temps qu'il prend ainsi une attitude de sage, il acquiert les moyens de guérir le désordre de ses pensées ; il est délivré de l'inquiétude comme de l'espoir [1]. Il possède le calme nécessaire à l'action, la faculté de dominer le spectacle médiocre de son existence, la satisfaction

1. *Nouveaux Essais de critique et d'histoire.* Article : Marc-Aurèle.

d'ouvrir son âme à la vie contemplative[1]. Quelles ressources puissantes de bonheur ! N'est-ce rien pour un esprit d'élite, suffisamment averti de sa faiblesse, que de pouvoir constater comment les aspirations de l'homme concourent au même but que les puisssances de l'univers[2] !

Elle n'est donc ni inquiétante, ni perfide, cette nécessité qui nous fait naître et vivre. Le mieux est de la reconnaître sans réticence, de se proposer pour idéal et pour règle le « Tâche de comprendre », déjà défini par le philosophie de Gœthe[3]. — Dernier mot et suprême règle d'une conduite morale : Tâche de comprendre ! Cet effort pour pénétrer l'énigme humaine absorbera toute une vie, délivrera l'homme du souci des besognes mesquines, comme du trouble des passions vaines. Là est la vérité, là est le bonheur.

C'était fort bien ; mais Taine se rendit compte qu'il donnait là une solution bonne à une élite, et par conséquent inapplicable aux ma-

1. *Notes sur Paris*, p. 269.
2. *Histoire de la Littérature anglaise*, t. IV, chapitre v, p. 423.
3. *Histoire de la Littérature anglaise*, t. IV, chapitre v, p. 420.

jorités. Les hommes se guérissant du mal moral à mesure qu'ils se connaissaient mieux, la morale et le bonheur placés dans l'extension la plus large de la pensée, c'était le rêve d'un méditatif et d'un penseur, qui transposait en idéal de conduite son tempérament intime et son plus haut désir. Assurément, ce n'était qu'un rêve, un imaginaire Paradis des sages. — Or qui guiderait la foule ?

Taine sentit ici l'insuffisance des modes d'action qu'il proposait. A vrai dire, il n'avait pas assez songé que le problème moral existait pour d'autres que pour lui-même ; dans son ardeur à constituer une Ethique, il avait négligé de remarquer ce qui le distinguait du vulgaire. — Maintenant le peuple lui apparaissait, resté au bas de la montagne : toute une multitude hésitante et asservie que le penseur, malgré sa volonté de bienfaisance, n'arrivait pas à entraîner aux sommets purs.

Ce fut pour Taine une âpre déception, et qui eut des suites.

D'abord Taine fut ramené plus fortement à la tradition. Il lui parut nécessaire que la multitude, au moins, suivît les anciennes voies, les routes éprouvées : de la sorte, elle

serait préservée des plus dangereux précipices. Quelle imprudence de quitter les bons chemins du passé, et comme ils méritaient le reproche, ceux qui avaient les premiers préparé le déséquilibre des âmes, en démolissant les vieilles expériences héréditaires !

En même temps qu'il se persuadait ainsi de la valeur des choses antiques, Taine était éclairé sur le rôle de cette religion qu'il avait répudiée et tenue en défiance. — Instrument de résignation pour qui n'était pas capable de stoïcisme, et parfois aussi susceptible d'apporter un réconfort aux âmes supérieures, la religion ne méritait-elle pas mieux que l'indifférence du sage, même incrédule ?

Taine venait de relire l'*Imitation*. Les souvenirs de son voyage à Sienne étaient encore en lui, l'incitant à mieux concevoir la puissance organisatrice de l'Église. Il vit en elle une auxiliaire ; il sentit naître un respect que les études historiques devaient confirmer.

Vers ces études historiques, ce fut encore une réflexion analogue qui l'achemina.

Taine avait été amené à considérer les besoins collectifs, l'âme du peuple. Désormais

il ne pouvait en détourner les yeux. Il souffrait de ne savoir remédier ni à la brutalité des instincts, ni au tragique des misères. Il comprenait de plus en plus l'insuffisance d'une morale qui édicte les règles du devoir, sans réussir d'abord à faire germer dans les cœurs l'indispensable instinct de vertu. — Mais si la morale n'offrait aux majorités que des solutions trop incomplètes, impuissantes à déraciner le mal, du moins ne pourrait-on espérer réduire le nombre des erreurs et des souffrances anonymes par une bonne organisation de l'État?

A cet ordre de recherches — politiques et historiques — Taine désira consacrer son loisir. — On était après 1870. Les malheurs du pays donnaient un intérêt pressant à cette étude. Elle devait provoquer de fécondes pensées, des actes importants : la fondation de l'École libre des Sciences politiques, — et l'édification de cette œuvre, discutée, discutable, mais assurément capitale : les *Origines de la France contemporaine*.

Taine avait déjà été attiré vers l'histoire. Il la considérait comme un élément de solution au problème de la destinée. En déterministe,

il professait qu'il fallait déduire l'avenir de l'homme des conditions de sa vie passée. — Seule, une vue rétrospective des événements pouvait fournir les bases d'une doctrine politique, « permettre aux hommes de bonne volonté d'avoir sur les affaires publiques autre chose que des impressions sentimentales ou égoïstes [1] ».

C'est donc avec un souci hautement pratique que Taine aborde l'histoire. — Il y transporte naturellement les principes directeurs de la pratique : l'acceptation de la nécessité, et le « Tâche de comprendre. »

Or quelles vont être les conséquences de ces notions premières ? Nous le pouvons prévoir.

L'acceptation de la nécessité défend à l'homme de se prendre pour centre, de croire que la vie a pour souci et pour raison d'être de faire triompher son idéal. Il en résulte en politique qu'il est vain d'espérer, de tenter une réforme des choses au profit des vœux humains. Le sage est conservateur ; vouloir recréer fut la folie funeste des Jacobins.

1. *Correspondance*, t. IV. Lettre à M. E. Havet, 18 nov. 1878, p. 82.

Ils essayaient de modeler la France suivant une théorie abstraite, celle qu'expose J.-J. Rousseau dans le *Contrat Social.*

Théorie d'autant plus fausse qu'elle considère la société comme un produit de la réflexion, du consentement humain ; d'autant plus dangereuse qu'elle néglige le fait naturel, la brutalité maniaque de l'homme primitif. En réalité, il faut comprendre d'abord que la société est fondée sur l'inégalité des forces et des intelligences. Sans doute, elle a pour mission passagère de restreindre, s'il se peut, les conflits provoqués par l'inévitable état de guerre ; mais ce n'est pas là son but principal. La société a sa raison d'être en elle-même : elle se doit avant tout de se conserver ; organisme imparfait, délicat à soigner, elle a du moins sur toutes les utopies l'avantage de vivre. Elle est donc précieuse, et le législateur ne la doit traiter qu'avec un prudent souci. Jamais il ne la sacrifiera pour instaurer une société théorique, édifiée sur des rêves rationnels. Ce serait aboutir à l' « anarchie spontanée », bientôt à « l'anarchie légale ». — « La plus savante constitution est illégitime là où elle dissout

l'État[1] ». — Le législateur saura reconnaître que, pour devenir bienfaisante en matière de gouvernement, sa raison doit se mettre en accord avec la nature, par conséquent accepter l'inévitable passé, se faire tradition, même au besoin préjugé. Loin de chercher à contrecarrer l'impulsion naturelle des choses, il agira dans le sens et d'après les données de l'histoire.

C'est ici qu'intervient le second principe, le « Tâche de comprendre », et l'on voit tout de suite quelle importance il acquiert. Il ne s'agit pas d'imaginer la forme sociale future, mais de la rechercher dans les combinaisons du passé. L'histoire, source du progrès, révélera les règles de la politique. Elle fera entrevoir l'idéal immanent aux sociétés diverses, — idéal variable selon les époques, idéal fait des directions dominatrices, des qualités maîtresses qui sont la raison d'être, et par conséquent le noyau constitutif de telle ou telle nation, de telle ou telle race. C'est cet idéal qu'il s'agit de prolonger et de satisfaire. Il importe donc, d'abord, de le bien con-

1. *Les origines de la France contemporaine, la Révolution*, t. I, p. 188.

naître. Ensuite, — et dès qu'on aura pénétré l'économie générale de l'organisme social, — en modifiant du dedans tel ou tel organe à notre portée, on déterminera sûrement un changement heureux dans le jeu des fonctions.

La psychologie est appelée ici à compléter les données de l'histoire. C'est en étudiant du point de vue de l'âme humaine les expériences du passé, que nous apprenons à concevoir la nature et les conditions des sociétés.

Or comment apparaissent les sociétés au psychologue? Taine nous le montre. Et par exemple il nous explique qu'une nation ressemble à un cerveau, que les individus sont autant d'idées.

Les lois de la vie du cerveau se retrouvent donc dans la vie des peuples. On peut comparer à l'hérédité mentale où l'esprit s'alimente, la tradition, patrimoine d'idées pratiques, expérience séculaire épurée. Il s'en suit que, pour la société comme dans l'imagination, toute invention est conditionnée par les matériaux épars dont la vie dispose. La prétendue puissance créatrice des grands hommes est, en réalité, une totalisa-

tion. Leur génie devient une somme. Eux-mêmes ne sont pas des causes, mais des effets.

Autre loi : le mécanisme des foules rappelle la vie psychique inférieure : même multiplication des éléments, même continuité intarissable de rayonnements enchevêtrés. L'imitation et la répétition sont constantes. C'est pour cette raison, par exemple, que les événements de la Révolution française acquirent si vite une force décupléeet une extension irrésistible. Les « spéculations de cabinet » devenaient immédiatement « les prédications de carrefour ».

Ainsi la psychologie confère à l'histoire le bénéfice de ses vérités.

Lorsque Taine eut définitivement arrêté les principes de sa méthode historique, il sentit que, pour la mettre en valeur, il fallait l'appliquer à quelque problème concret. Il se résolut à analyser une de ces « expériences historiques », telles qu'il en apparaît de temps en temps dans la vie de l'humanité. Il choisit celle qui était la plus proche de nous, et la plus significative, en même temps qu'une

des plus complexes : la Révolution de 1789.

Une telle étude donnait matière à un très beau travail « d'anatomie sociale[1]. » Et puisqu'il s'agissait d'une crise dont les effets duraient encore, — d'une crise d'où était sortie la France contemporaine, — Taine pensait qu'on y trouverait abondamment des enseignements salutaires.

D'autre part, c'était l'occasion de vérifier puissamment la loi de continuité, la théorie des enchaînements mécaniques ; dans une époque qui fut proclamée le début d'une ère nouvelle, on ferait voir la suite nécessaire du régime antérieur.

Enfin, l'aventure de la Révolution paraissait bien choisie pour mettre en évidence les dangers d'une politique imprudente, mal résignée au sentiment de la nécessité, occupée à faire réussir des idéaux chimériques. A condition de prolonger jusqu'au temps présent l'histoire du passé, on montrerait clairement l'imprudence des théories rationnelles, et les lentes conséquences du mal infiltré dans l'organisme social.

1. *Correspondance*, t. IV. Lettre à Ernest Havet, 18 novembre 1878, p. 82.

Nous ne voulons discuter ici, à propos de ce livre des *Origines*, ni l'étendue de la recherche, ni la vérité des résultats. Mais il importe de dire exactement ce que Taine avait voulu faire. Ce n'est pas une histoire narrative [1], ni économique. Taine pensait que « la véritable histoire est celle des âmes [2]. » En étudiant la Révolution, il s'intéressa surtout à des « mécanismes d'idées et de sentiments [3]. » Comme partout dans son œuvre, il chercha à dégager le permanent, les grandes forces. Il se rendait compte d'ailleurs qu'il est difficile, surtout à une époque aussi dense et aussi voisine de nous, de démêler le détail infini des idées d'une nation [4]. Il bornait son ambition à marquer les grands traits, les principaux jeux d'action des groupes sociaux les plus importants. — Ainsi, il construira l'état mental du Jacobin pour expliquer les

1. *Correspondance*, t. IV. Lettre à A. Leroy-Beaulieu, 2 février 1882, p. 148.

2. *Discours prononcé au dix-neuvième banquet de l'Association amicale des Anciens élèves du lycée Condorcet*, 29 janvier 1878. (*Correspondance*, IV, p. 90.)

3. *Correspondance*, t. IV. Lettre à Alexandre Dumas, 23 mai 1878, p. 57.

4. *Correspondance*, t. IV. Lettre à M. G. Saint-René Taillandier, 6 août 1881, p. 128.

emportements et le vice intime de l'esprit révolutionnaire. Par une étude du tempérament de Napoléon, il essayera de faire comprendre ce que fut le régime impérial sorti de la dictature militaire.

Dans une histoire ainsi comprise, on voit la place du portrait psychologique. Taine y appliqua tout son art.

On a contesté ces portraits-types, et particulièrement celui du Jacobin, qui paraît bien en vérité poussé au noir. — Ce n'est pas que Taine, en littérateur, en artiste, ait haussé le ton pour l'effet. Il se défend d'avoir, comme Michelet, sollicité les événements[1]. Sans doute, il a pu subir à la longue l'excitation contagieuse qui se dégage d'une époque ardente et sanguinaire. Mais il n'est pas vrai qu'il ait cherché le scandale. Il était trop affranchi de tout souci de l'opinion. Et de fait, par son histoire, il a mécontenté tous les partis. — Si le portrait que Taine trace du Jacobin est laid, c'est parce qu'il a jugé que l'esprit du révolutionnaire est extrêmement dangereux. On sait ce qu'il en pense.

1. *Correspondance*, t. IV. Lettre à Gaston Paris, 17 mai 1881, p. 115 ; 22 mai 1881, p. 118.

Dégénéré de l'esprit classique, trop occupé de lui-même, le révolutionnaire n'a aucun souci d'observer ni de connaître l'histoire. Son affaire est d'arranger des périodes, de mettre en forme quelques développements à effet. En politique, il en est à penser qu'il existe telle ou telle forme idéale de constitution, simple et mathématique, applicable à tous pays : panacée qui guérirait toutes les maladies! Non seulement il méconnaît les tempéraments des races, les nécessités du sol et du passé, mais il se trompe sur l'homme jusqu'à le croire capable d'oublier sa barbarie primitive. Il doit être rendu responsable des atrocités du tigre déchaîné.

Le malheur, aux yeux de Taine, c'est que la Révolution n'a pas été seulement un bref moment de frénésie : elle a nécessité l'Empire. Les erreurs qu'elle a causées gâtent encore la vie présente. Par sa faute, nous souffrons d'un régime de fonctionnarisme médiocre et d'excessive centralisation, où l'individu, isolé, est abaissé aux pieds de l'Etat tout puissant, où la vie réelle de l'organisme social, — vie cohérente, qu'il eût fallu développer en la spécialisant, — est remplacée

par le mécanisme factice et ruineux des rouages administratifs.

Lorsqu'après avoir envisagé les effets du gouvernement napoléonien, Taine arrive à l'étude pratique de l'époque contemporaine et des génératrices du milieu moderne, — Église, École, Famille, — on sent que sa pensée s'attriste d'une douleur sincère. Il a le mal régnant sous les yeux. Comment oublier les coupables folies de la Commune! — En même temps, il attise son chagrin à retrouver dans le passé les causes et la genèse des fautes. Une mélancolie sarcastique remplace l'indignation tendue des premiers livres. Amertume, regret des destructions sacrilèges, sentiment poignant du danger des remèdes et de l'inutilité des efforts, voilà ce qui empoisonne sa pensée. Il a surtout la conviction que les avertissements des historiens ne modifieront pas la conduite des races : « Un courant énorme et rapide nous emporte. A quoi bon faire un mémoire sur la profondeur et la rapidité de ce courant[1]? » — Taine se consolait à penser qu'il aurait eu du moins la

1. *Correspondance*, t. IV. Lettre à M. Gaston Paris, 23 juillet 1892, p. 338.

satisfaction de rechercher la vérité pour elle-même[1]... Et pourtant, il était inquiet.

Il avait dit la vérité, mais quels obstacles avait rencontrés sa volonté d'action pratique ! Échec en politique, après les insuffisances des solutions morales! Était-il donc plus difficile de faire le bien que de démêler le vrai?

Il recommença à douter. — Lui qui avait rêvé d'être une intelligence pure, il inclinait de plus en plus à estimer surtout dans la vie les nobles et ferventes impulsions du cœur. Il se sentait plein d'indulgence pour les illusions de la foi; il revenait au catholicisme.

Il s'arrêta à mi-chemin, et mourut en commentant Marc-Aurèle... Il finit sereinement : aux derniers temps de sa vie, las du spectacle humain, il avait retrempé son âme au contact de la nature. Dans ces forêts, qui, pour lui, aux heures diverses du jour et de la nuit, se chargeaient « de joies et de menaces inexprimables[2] », il connut le plaisir de se fondre par avance en cette indéfinissable sensation d'éternité qui naît de l'immobilité des choses.

1. *Correspondance,* t. IV. Lettre à M. Jules Sauzay, 25 juin 1885, p. 204.

2. *Derniers Essais de critique et d'histoire*. Hachette et Cie, 1894, in-16, p. 48.

IV

Au terme de cette étude, nous nous interrogeons : ce que fut Taine, son esprit, et son œuvre, l'avons-nous dit ? Nous n'oserions trop l'espérer. Nous sentons bien l'importance de ce que nous avons dû passer sous silence. En même temps, nous nous reprochons d'avoir trop vite défini plus d'un aspect du sujet.

Il y a tant d'unité et de fécondité à la fois dans la pensée de Taine, qu'on ne la peut morceler, et qu'elle déborde l'analyse. Chaque œuvre a eu sa vie indépendante, en même même temps qu'étroitement rattachée à la méthode. Et c'est ce qui rend si difficile une étude d'ensemble.

D'ailleurs, aurions-nous suffisamment défini le « procédé général intérieur » de Taine, il resterait encore plus d'une question à résoudre. Ainsi, par exemple, avons-nous fait sentir assez que ce logicien, ce métaphysicien fut un prestigieux artisan de mots, un évocateur puissant des couleurs et des formes, un créateur de sensations et de symboles? C'est comme une autre face, — et non la moins intéressante, — de son œuvre.

Enfin s'imposerait la tâche d'expliquer une influence qui s'est répandue partout, dans tous les ordres de l'intelligence.

Pouvoir mystérieux des paroles, qui remontent des sources de la pensée aux surfaces de la vie avec des transformations imprévues : non seulement Taine s'est trouvé avoir expliqué en de brillantes formules les états d'âme de sa génération, mais il domine encore la pensée contemporaine.

Sans doute, les règles qu'il a posées suffisent de moins en moins à définir tout à fait notre époque complexe. La trop grande simplicité des catégories de Race, Milieu, Moment, s'accentue chaque jour. Il y a dans l'expérience sociale que nous traversons quel-

que chose de très hâtif et de momentané qui défie la netteté des théories.

Pourtant, les directions générales de la pensée de Taine subsistent ; certains principes qu'il a posés demeurent. Ce qui arrive, c'est qu'ils sont justifiés autrement, enrichis d'un contenu de documents nouveaux ou retrouvés, et de la sorte parfois élargis, plus souvent limités. D'autre part, ils entraînent aujourd'hui des conséquences imprévues. Ils permettent à chacun de nous de se créer soi-même, en agissant sous la réserve de ses conditions originelles. Nous soumettons ainsi à nos réflexions des expériences plus étendues ; et la doctrine de Taine est dépassée précisément de tout le progrès qu'elle fait faire à nos intelligences.

Il est donc presque impossible, encore aujourd'hui, d'évaluer l'influence de Taine. Dégageons seulement les grandes lignes.

De l'œuvre philosophique, c'est la méthode surtout qui a trouvé des imitateurs. Chacun en a retenu ce qui lui convenait le mieux.

Il semble qu'on ait pris garde d'abord à ce qui apparaissait le plus clairement : le souci

de l'observation, de l'expérimentation. De là, et dans tous les sens de l'activité intellectuelle, l'école du document. — Les disciples, parfois, oublièrent que le maître avait surtout recherché les petits faits comme illustration et preuve aux grandes idées. Mais quels que soient les excès, la méthode demeure féconde; — on peut dire qu'elle a presque renouvelé l'histoire et le roman.

Quelques lecteurs de Taine remarquèrent l'usage qu'il avait fait, pour éclairer la vie normale, des cas singuliers ou morbides, — et aussi l'importance donnée à l'activité physiologique du cerveau. Il résulta de là deux ordres d'études assez voisines, et qui, commencées par la science, s'achevèrent dans le roman. D'aucuns, savants ou littérateurs, s'intéressèrent aux perversions, aux névroses, aux phénomènes occultes; d'autres, interprétant dans un sens brutal les analyses précises de Taine sur la vie cérébrale et les sens, crurent pouvoir réduire une étude humaine aux constatations de la vie animale.

Il y eut des tentatives plus curieuses, où les idées mêmes furent mises à profit : certains esprits délicats aperçurent combien la psycho-

logie de Taine avait été attentive à la vie infra-intellectuelle, au fourmillement des sensations dans les centres nerveux.

Taine s'est trouvé en effet avoir eu, en tout ordre de recherches, un sentiment profond du rôle des infiniment petits. Il les a montrés à l'œuvre dans la vie psychique, comme dans l'histoire. On peut dire qu'il a par là transformé notre sens de l'âme et des sociétés.

De cet approfondissement de la vision, la littérature d'imagination a profité. Dans certains de nos romans d'aujourd'hui, il y a de subtiles analyses d'âme, de pénétrantes études de milieux mondains, qui ont été, de l'aveu des auteurs, inspirées par la philosophie de Taine. Outre qu'elles sont minutieuses comme une étude d'anatomie, elles mettent en évidence une idée qui fut chère à Taine entre toutes, l'idée de la nécessité. On nous montre chaque âme, cohérente et complexe, capable d'épuiser le total infini des sensations du monde, et en même temps conditionnée par un tempérament et par l'hérédité d'une race; chaque personnalité enracinée profondément à la terre; d'autre part, les nécessités de la tradition et du passé des classes imposant

dans les sociétés à chacun son rôle, sans qu'il soit possible, ou du moins sans danger, dans le mouvement ascensionnel des races, de franchir à chaque génération plus d'une étape.

Tandis que le roman s'emparait ainsi des tendances déterministes de la philosophie de Taine, la poésie prenait à tâche d'illustrer cette vision d'universel écoulement et d'illusion universelle qu'on trouve si puissamment exprimée dans la Préface de l'*Intelligence.* Le monde apparaissant comme « une succession intarissable de météores[1], » ce fut l'idée profonde et le thème métaphysique obscur du symbolisme : là, l'idée s'exprimait, se satisfaisait par l'incertitude volontaire et la complexité cherchée des images. Mais chez tel poète plus philosophe, et qui resta en marge du symbolisme, la même constatation du fugitif de la vie et des formes inspira de tendres et dissolvantes tristesses.

Ainsi, la méthode philosophique de Taine fécondait le mouvement de la science et de l'art. Pendant ce temps, à l'opposé de l'ordre littéraire, — dans la pratique, — les études

1. *De l'Intelligence*, t. I. Préface, p. 9.

historiques portaient aussi leur fruit ; trompant les doutes de la dernière heure, l'action de Taine en politique s'affirmait : action d'autant plus féconde que Taine se trouve pour une part avoir transposé en lois des idées enracinées inconsciemment dans l'esprit français.

Il faudrait ici entrer au vif de la vie actuelle, citer des documents qui se multiplient chaque jour, éloges et critiques, également significatifs. Mais peut-être n'avons-nous pas encore le recul nécessaire pour juger.

Si l'on prend les choses de plus haut, voici ce qui apparaît : Taine a fait comprendre qu'il faut appliquer à la politique les méthodes de la science expérimentale. Il a imposé cette idée que l'avenir d'un peuple est inscrit dans l'histoire de son passé. C'est là que l'éducation d'un homme d'État doit se faire, et non dans le mépris des traditions, dans l'étude abstraite de constitutions chimériques.

Or, ces idées étaient en nous ; il suffisait de les redire, de les expliquer ; c'est ce que Taine a voulu. Son but était d'avertir les théoriciens, de leur faire craindre les conséquences des principes abstraits, d'orienter le

goût public vers une étude spécialisée des sciences politiques.

Ne semble-t-il pas qu'il ait réussi? Il a rendu aux générations françaises le sens des nécessités pratiques. Il a donné à l'élite de son pays le moyen de connaître un jour et de se choisir des convictions sages. Et l'on ne sait trop s'il ne faut pas dire que c'est là le plus durable de son œuvre.

Tant de directions ouvertes à la fois, une telle complexité d'influence, n'est-ce point assez pour faire l'éloge de la pensée de Taine?

Qu'importe après cela qu'il y ait dans son œuvre des parties mortes? Encore ne sont-elles point véritablement mortes. En critique, par exemple, si l'on a renoncé à des formules trop larges, et qui rendaient mal compte de l'originalité du génie, il faut reconnaître que Taine a créé, en plus d'un esprit, le besoin des hiérarchies scientifiques, des catégories nettes, des lois, remplaçant les impressions individuelles.

D'ailleurs, quand même il existerait dans une œuvre si ample des théories destinées à l'oubli, il resterait qu'elles sont venues à leur

place dans l'histoire ; elles conservent par là leur valeur, et c'est Taine lui-même qui nous en avertit.

Précieuse destinée! Taine a pour nous, après bien d'autres mérites, ce mérite encore qu'il a été l'interprète inspiré des idées de son temps. Pour prendre une de ses comparaisons, il a été la lentille qui concentre un faisceau lumineux, et le renvoie plus coloré, plus intense, plus largement épandu. — C'est le représentant d'un état d'esprit et d'une théorie qu'on pourrait appeler, en accommodant une formule connue, « la science pour la science ». Qu'on regarde en effet de quelque côté que ce soit son œuvre, on y perçoit un constant effort pour faire triompher partout la méthode : en critique, comme en histoire et en psychologie, même en morale et en politique. Or ce besoin de tout condenser en règles de savoir, besoin qui fut chez Taine l'expression d'un infini désir intime, ce fut aussi le rêve et le mirage de la génération intellectualiste de 1850.

Si nous avons changé d'illusion, si, plus découragés ou mieux avertis, nous n'espérons pas comme Taine réduire à une formule lo-

gique le monde total et les contradictions de la vie, ce n'est point une raison pour déprécier une œuvre vaillante, qui fut comme la *Somme des intellectualismes*.

Nous saurons comprendre que, même en ses excès, l'intellectualisme a été le grand ferment de la vie du XIXe siècle.

Nous saurons gré à Taine de l'avoir fixé pour nous en formules. Il nous a laissé l'exemple instructif de tout ce que peut et ne peut pas l'esprit d'analyse et de science s'efforçant à la conquête des choses.

Aussi bien, dans une vie intelligente et concentrée, qui, toute, offre un profond sujet de méditation et d'enseignement, nous puisons d'autres profits. — N'est-il pas émouvant, par exemple, qu'une existence vouée tout d'abord aux spéculations impassibles s'achève par un inquiet besoin de religiosité, par une morale d'appel à la conscience? La vie s'est vengée sur Taine d'avoir été méprisée et peut-être méconnue au profit de la science. Elle s'est fait admettre, elle s'est imposée avec son aspect propre d'incohérence et ses lois, qui sont précisément négatrices des lois logiques. Mais aussi, elle a conféré à l'œuvre

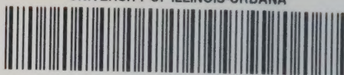
de Taine ses nuances et son rythme incomparable.

Enfin Taine nous lègue l'exemple supérieur de sa sincérité : *veritatem dilexit.* Quand on l'aura convaincu d'avoir sur quelques points exagéré la certitude, pris pour réalités les formules que la structure nette de son intelligence lui suggéra toujours ; — quand on aura montré, encore, qu'il a pu s'arrêter à mi-chemin parfois dans son information, pourtant en général scrupuleuse, on n'aura atteint ni sa probité d'esprit, ni sa méthode. Il allèguera modestement à ses critiques : « Je vois les limites de mon esprit »... Mais en même temps, il voudra marquer sa foi en la puissance des recherches futures, — foi orgueilleuse, foi confiante !

Et il ajoutera : « Mais je ne vois pas les limites de l'Esprit. »

Paris, 1908.

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY
E. GREVIN, SUCC^{r}


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 066747533